



Au temps de l'accordéon, 1945

La vie continuait. Il faut se rendre compte de la situation. Paris avait été délaissée par une bonne part de sa population. Il n'était donc pas difficile de trouver des appartements et des pavillons vides dans la proche banlieue avec des loyers peu élevés où il était commode d'installer ces cabarets clandestins où l'on dansait sans retenue ! Le plus célèbre de Paris, Chez Ivan – il avait même un nom ! (*rires*) –, se situait Cité Malesherbes. Il avait été organisé par Ivan Lewyn, dont le père était médecin. Il y avait une grille avec un grand jardin pour entrer et le clandestin, qui se trouvait dans un des immeubles, était organisé sur deux niveaux ; il y avait une magnifique loggia où se tenaient les danseurs et au dessus un endroit plus calme pour les personnes préférant l'isolement. J'ai joué dans cet endroit pendant plusieurs mois avec les Ferret.

Tranquillement ?

Oui (*rires*). On ne se rendait pas compte du danger. Il fallait être confronté au pépin pour en prendre conscience. J'ai aussi joué à La Roulotte, qui appartenait à Loulou, une lesbienne mère maquerelle, qui chapeautait toutes les putes de la rue Pigalle. Elle avait acheté un cabaret, L'Or Bleu, à Pierrot le Fou, le patron du gang des tractions avant, et j'y jouais aussi. C'est là que je me suis fait avoir par un imprésario français qui travaillait pour les Allemands, et qu'a commencé mon odyssée (*rires*).

A l'époque était organisé le STO. Les Allemands, qui avaient besoin de main-d'œuvre à bon prix pour alimenter leurs usines de guerre, outre les déportés et les prisonniers, avaient organisé le Service du travail obligatoire. Les jeunes Français devaient aller travailler en Allemagne. Cette organisation avait reçu la participation active des services du gouvernement de Vichy ; on avait même présenté cette collaboration honteuse au nom de la « relève » en prétendant que pour chaque jeune homme se rendant en Allemagne, revenait un prisonnier. Inutile de vous dire que les jeunes gens ne l'entendaient pas de cette oreille. Et nombreux sont ceux qui, comme moi, sous le coup de ce STO, sont entrés dans la clandestinité et la Résistance pour y échapper. Les Allemands avaient donc demandé à cet imprésario de trouver des artistes pour aller jouer en Allemagne. Il m'a donc menacé du STO si je n'acceptais pas d'aller en tournée en Allemagne. Je me suis donc retrouvé à Dijon pour avoir de faux papiers et j'ai rencontré Serge Maloumian de FM Production. Et c'est ainsi que j'ai commencé ma carrière d'espion au sein de la Résistance. Les Allemands avaient besoin de musiciens pour distraire certains de leurs soldats en des endroits particuliers. Comme nous pouvions, en tant que musiciens, circuler sans trop de difficultés, nous avons été envoyés dans certains lieux stratégiques. Je me

suis ainsi retrouvé à Saint-Nazaire, dans la fameuse base de sous-marins. Les Anglais la bombardaient sans l'atteindre à cause du béton. Ils ont donc imaginé d'envoyer une torpille. Mais il fallait des renseignements sur la vitesse d'ouverture et de fermeture des portes blindées qui laissaient le passage aux sous-marins. Je jouais de l'accordéon dans un orchestre où le batteur était un véritable officier des renseignements britanniques. Lorsque tous les officiers allemands commençaient à être un peu pompette dans la soirée, j'avais un certain répertoire sans batteur et le gars allait se renseigner et chronométrer... Vous imaginez un peu. Un jour, nous avons dû partir en catastrophe et j'ai continué ailleurs. A Paris, lorsque je me planquais, ne pouvant aller à Bois-Colombes où tout le monde me connaissait, je résidais à l'Ecole d'accordéon Léon Agel ; c'était aussi un éditeur de musique, qui se trouvait à la Porte Saint-Martin, au dessus du café La Croix du Sud.

Nous sommes loin du vibraphone...

(*Rires*.) Oui et non. Car l'orchestre jouait le répertoire du quartet de Benny Goodman ! J'avais un clarinetiste et je jouais les parties de Lionel Hampton. J'ai donc travaillé les solos d'Hampton avant de faire du vibraphone. Ensuite, je suis entré dans l'armée américaine. En 1945, les circonstances ont fait que j'ai trouvé un petit vibraphone Premier, une marque anglaise, laissé par un Américain à Pigalle. Je l'ai acheté. Cette même année, appartenant à la classe 43, j'ai fini mes neuf mois de service comme chef d'orchestre au Club interallié, rue Daunou. Je me suis alors mis à travailler l'instrument comme un fou, dix-huit heures par jour. En un an, j'ai fait de gros progrès et trois ans après, en 1949, j'ai enregistré mon premier disque chez Swing avec Bernard Peiffer, un pianiste extraordinaire, Jean Bouchety (b) et Roger Paraboschi (dm).

Comment a été reçu ce premier disque ?

Très bien. Nous en avons enregistré un autre avec Raymond Fol autre pianiste formidable. J'ai eu beaucoup de succès auprès du public. Charles (*Delaunay*) m'a beaucoup aidé et encouragé. *Jazz Hot* a beaucoup parlé de moi. Je jouais chaque dimanche à 19h au Théâtre Edouard VII. J'ai accompagné tous les Américains de passage. A Bois-Colombes, j'ai organisé un Hot Club qui débordait d'activité, jouant partout. J'ai travaillé en 1949 avec Don Byas, Bill Coleman... et *Jazz Hot* nous a organisé une tournée en France, en Europe, notamment à Hambourg... J'ai joué dans tous les grands clubs de Paris de ce temps : la Rose Rouge, trois ans, le Club Saint-Germain à partir de 1951-52 jusqu'à 1960, les Trois Mailletz dans les années soixante.

Quelles sont vos relations avec Lionel Hampton ?

Il avait été celui qui m'avait fait découvrir l'instrument et avait été mon modèle. Lorsqu'il est venu à Paris en 1951, Hampton est devenu un véritable ami. Il était impressionné par ma technique instrumentale. Il m'a confié qu'il avait commencé à apprendre le marimba à Chicago lorsqu'il était gamin et que Musser, lui-même marimbiste et admiratif de sa vitesse de poignet de batteur, lui avait donné ses premières leçons et les grandes règles sur le marimba et le vibraphone, l'encourageant à s'y consacrer. Je me suis lié avec Lionel à cette époque, lorsqu'il avait Arnett Cobb dans sa formation. Je me souviens qu'il venait au Club Saint-Germain après les concerts. Il prenait le vibraphone, jouait jusqu'à trois ou quatre heures du matin et mettait sa voiture américaine et son chauffeur à ma disposition pour faire des virées dans Paris ! Il m'appelait « My Brother ». Lorsqu'il est venu en 1982 inaugurer le Club qui porte son nom

